

Le patrimoine de la modernité

France Vanlaethem

Numéro 94, automne 2002

20 ans de patrimoine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanlaethem, F. (2002). Le patrimoine de la modernité. *Continuité*, (94), 33–35.

Le PATRIMOINE de la MODERNITÉ

Une première
version de cet article
a été publiée
dans le numéro 53
de *Continuité*,
printemps 1992.

Ces édifices modernes qui demandent à être considérés comme des biens culturels se heurtent à l'idée même de monument, où l'âge et la représentation de la mémoire ont valeur de critères absolus.

par France Vanlaethem

Dans ce domaine privilégié de la mémoire qu'est le patrimoine bâti, les expériences traumatisantes du passé servent rarement de leçons pour le présent: ici comme ailleurs, la conscience collective se forme et s'approfondit à coup de pertes. Dans ce lent cheminement, le Vieux-Québec joue un rôle emblématique: l'arasement de ses fortifications, en 1875, fut à l'origine même de l'idée de monument historique, alors que la modernisation

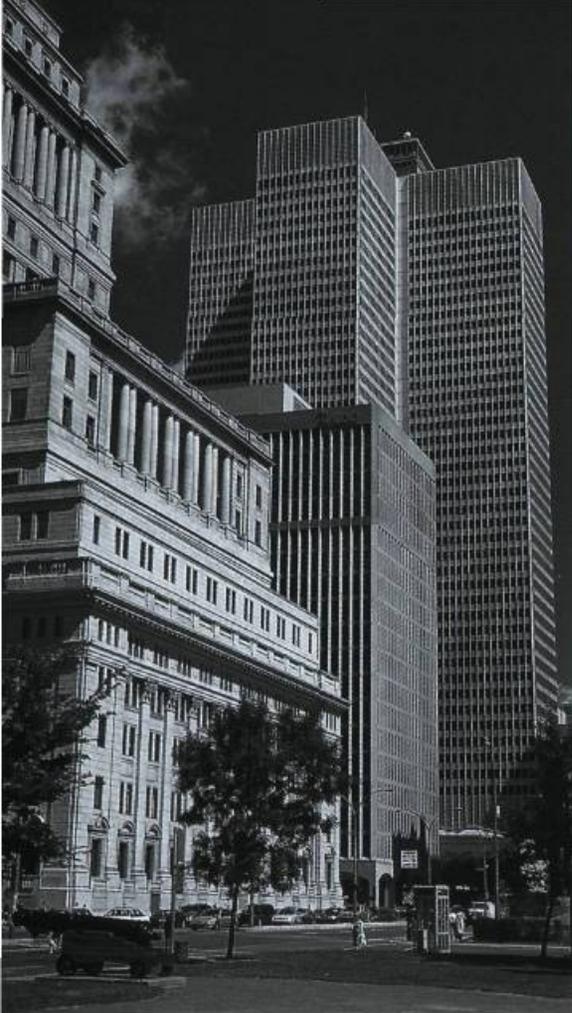
d'un de ses équipements (l'Hôtel-Dieu), dans les années 1950, a conduit à l'élargissement de cette notion aux ensembles urbains anciens.

Tout récemment, Montréal a cristallisé l'attention alors qu'un nouveau pan de notre environnement construit s'est affirmé comme un héritage collectif: l'architecture moderne. Métropolitaine par nature, cette architecture s'oppose dans une certaine mesure à la sacralisation et à la pérennité. La réhabilitation esthétiquement frivole du Westmount Square, œuvre d'un des plus grands architectes du XX^e siècle, Ludwig Mies van der Rohe, 20 ans seulement

L'architecture de ces gigantesques bâtiments industriels a inspiré les architectes du début du XX^e siècle à l'affût de formes nouvelles. Ici, le silo n° 5 aux abords du canal de Lachine, toujours à la recherche d'une vocation.

Photo: Pierre Kohler





Construite de 1958 à 1962, la Place Ville-Marie à Montréal est l'œuvre de l'architecte Ieoh Ming Pei. À l'époque, elle représente le premier amalgame de centre commercial suburbain et terrasse publique avec des tours à bureaux.

Photo : Pierre Kohler

après sa construction, a provoqué une levée de boucliers contre la transformation inconsidérée d'œuvres significatives de la modernité architecturale au Québec. Pourtant, peu de temps auparavant, la rénovation de la galerie des boutiques et le réaménagement paysager de l'esplanade de la Place Ville-Marie avaient été réalisés dans la plus grande indifférence.

LA DIFFICILE RECONNAISSANCE

Le jeune âge de ces édifices et de ces ensembles qui demandent à être considérés comme biens culturels bouleverse nos habitudes qui veulent qu'un demi-siècle, au moins, nous sépare de la construction avant de considérer la valeur patrimoniale d'un édifice. En outre, leur caractère souvent très prosaïque résiste à l'idée même de monument, où la représentation de la mémoire prévaut sur la fonction utilitaire. C'est sans doute l'une des raisons qui font que le silo à grain n° 2 du Vieux-Port de Montréal, une importante icône de la modernité architecturale internationale, n'a pu échapper à la destruction il y a quelques années. Plus récemment encore, la démolition du hangar pour hydravions à l'aéroport de Pointe-aux-Trembles, dessiné par l'architecte Ernest Cormier, n'a provoqué que des regrets *a posteriori*.

Ces bâtiments utilitaires en béton armé balisent le domaine de l'architecture moderne au Québec, un univers largement méconnu, bien que familier. Communément, la modernité architecturale au Québec est associée à la Révolution tranquille et au style international, aux gratte-ciels du centre-ville de Montréal. Mais l'avènement de la modernité culturelle au Québec est plus précoce.

L'immeuble principal de l'Université de Montréal, érigé dans les années 1920, est le premier bâtiment moderne de la métropole.

Photo : Pierre Kohler

PREMIERS JALONS

Au milieu des années 1920, l'architecte et ingénieur montréalais Ernest Cormier dessinait le premier bâtiment moderne, l'immeuble principal de l'Université de Montréal. Ce projet ne nie toutefois pas la tradition classique, comme le faisait à la même époque Walter Gropius avec l'édifice du Bauhaus, à Dessau. La modernité architecturale au Québec est plus française qu'allemande, elle se développe dans la continuité plutôt que dans la rupture. Les formes sont renouvelées sans que l'ornement soit vu comme un crime et que les matériaux nouveaux et l'expérimentation technique traduisent des signes ostentatoires.

L'immeuble principal de l'Université de Montréal présente une distribution fonctionnelle des services et a une ossature de béton armé, mais la symétrie et la hiérarchie président toujours la composition formelle. L'Art déco prend le pas sur l'Esprit nouveau et la Nouvelle Objectivité. Comme aux États-Unis, une certaine tranche de la bourgeoisie l'adopte pour son cadre de vie et les gens d'affaires le privilégient pour la construction de nouveaux équipements.

Les plus beaux exemples de l'Art déco montréalais ont été reconnus : l'édifice Aldred (1929), sur la place d'Armes, des architectes Barott et Blackader; le restaurant du magasin Eaton, Le 9^e (1930), décoré par le Français Jacques Carlu; le magasin Holt Renfrew (1937) de Ross et Macdonald. Un seul d'entre eux est légalement protégé : l'ancienne résidence de l'architecte Cormier, bâtie en 1930-1931, avenue des Pins. (NDLR : depuis, Le 9^e a été classé.)

Des années 1930 datent les premières manifestations d'une modernité architecturale formellement plus radicale. Parmi celles-ci, il faut compter les quelques résidences construites par l'architecte Marcel Parizeau à Outremont et certaines réalisations d'Ernest Isbell Barott. Certes, il aura fallu que l'Architecture nouvelle devienne dans les années 1940 matière d'enseignement pour que son langage et ses principes s'imposent dans la pratique des architectes du Québec et se généralisent dans le cadre bâti. À côté de réalisations d'envergure comme la Place Ville-Marie – un projet élaboré à la fin des années 1950 auquel de jeunes diplômés montréalais ont été associés –, des bâtiments plus modestes sont alors érigés : le restaurant du lac des Castors (1958), sur le mont



Royal, des architectes Hazen Sise et Guy Desbarats; le petit bureau de poste de Mont-Royal (1958), un projet de Ray Affleck, première commande de l'agence Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Michaud et Sise; ou encore le couvent Saint-Albert-le-Grand (1960), sur Côte-Sainte-Catherine, de l'architecte Bélanger. Mais l'inventaire du patrimoine moderne reste à faire, car la connaissance scientifique de l'architecture moderne locale est somme toute encore bien mince.

LE MOUVEMENT EUROPÉEN

Si, au Québec, la conscience du patrimoine moderne a éclo, ce nouveau domaine n'a pas encore fait l'objet d'une réflexion collective, comme en Europe. En 1988, un colloque avait lieu en France où des spécialistes étaient invités à examiner les enjeux du patrimoine architectural du XX^e siècle. Ce thème fut repris à l'occasion de deux conférences européennes d'experts organisées par le Conseil de l'Europe en 1989 et en 1990. À ce moment-là se tenait aussi la première conférence internationale sur le sujet, à Eindhoven, aux Pays-Bas. De ces échanges, il ressort que l'architecture moderne, par sa nature et sa quantité, conduit à une révision de nos conceptions et de nos pratiques en matière de patrimoine bâti.

Les gouvernements de nombreux pays résistent à appliquer les mesures qui ont prévalu pour le patrimoine ancien. Certains historiens et architectes soutiennent même que la conservation ne serait plus la seule intervention souhaitable. Dans bien des cas, la documentation serait suffisante, le relevé graphique et la trace photographique se substituant à l'œuvre construite. C'est pourquoi l'association internationale qui s'est formée il y a deux ans à Eindhoven

se nomme DOCOMOMO: Documentation and Conservation of Buildings, Sites and Neighbourhoods of the Modern Movement.

RESPECTER L'ŒUVRE D'ART

Le défi consiste souvent à préserver l'intégrité formelle des édifices significatifs tout en leur trouvant une nouvelle vocation compatible avec leur typologie originelle et en leur assurant des performances techniques qui répondent aux normes actuelles. Ainsi, c'est non sans ajustements que la splendide villa Noailles à Hyères (1924-1933), en France, un projet de Mallet-Stevens, a été reconvertie en centre culturel international. Ce qui importe dans le traitement à accorder aux œuvres de l'architecture moderne, c'est de les restaurer dans leur état originel, ou du moins d'en respecter les traits architecturaux fondamentaux, leur intérêt se situant non pas dans leur valeur d'ancienneté mais bien dans leur valeur artistique. Cet intérêt ne fait pas encore consensus aujourd'hui. Même que les valeurs dominantes actuelles le nient: le dépouillement et la rationalité de l'architecture moderne ont fait place à la richesse des revêtements en matériaux nobles et à la surabondance décorative. L'espace urbain moderne, ouvert et universel, a été rejeté au profit des rues et des places de la ville traditionnelle, la responsabilité sociale qui sous-tendait ses programmes, balayée par la recherche exclusive du profit économique. De plus, l'internationalisme qui caractérisait cette architecture correspond bien peu aux aspirations d'identité nationale qui ont toujours été à la base du désir de conservation du cadre bâti ancien. Et pourtant, il est urgent d'en préserver les œuvres les plus significatives comme témoignages historiques, sinon

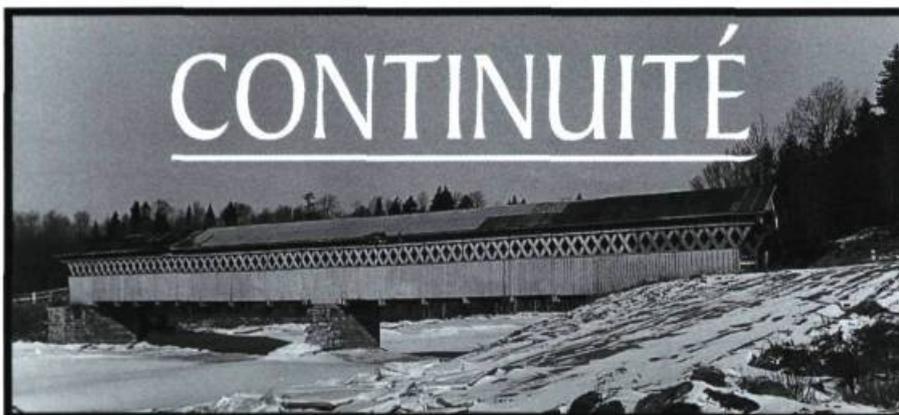
comme modèles, sources d'inspiration pour la création contemporaine.

■
France Vanlaethem est directrice du DESS en Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne à l'École de design de l'UQAM. Elle est également présidente de DOCOMOMO Québec.



Le Westmount Square, une œuvre de Ludwig Mies van der Rohe, a été construit entre 1965 et 1968. Les deux immeubles d'habitation et la tour à bureaux sont semblables et présentent un jeu de volumes proportionnés et équilibrés, distribués d'une façon stricte.

Photo: Brigitte Ostiguy



Prochain numéro

Le génie à l'œuvre
Les ponts anciens
du Québec

En kiosque: décembre 2002